

De Verdun... à Verdun

Noël 1914. Voilà cinq mois qu'a éclaté la Première Guerre mondiale opposant les Empires centraux, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, l'Empire ottoman, aux Puissances de l'Entente, la France, le Royaume-Uni, et l'Empire russe, renforcées bientôt par l'Italie et les Etats-Unis.

Terrible est la déception: la lutte se poursuit sur tous les fronts. La guerre de mouvement cède la place à la guerre d'usure. Des millions d'hommes creusent des kilomètres de tranchées, érigent des centaines de fortifications, pour se protéger du feu ennemi. Dans cet enfer, un point commun: la pénurie de munitions. Ainsi, les Français n'avaient nullement prévu que leur canon 75 manquerait d'obus après les premiers engagements.

Une neutralité nuancée

Que vient faire Fully dans ce charnier? Dès août 1914, la neutralité suisse est soumise à rude épreuve: l'industrie, privée de charbon; le ravitaillement alimentaire, réduit à la mesure des importations. A cela s'ajoute le fossé qui se creuse entre une Suisse allemande séduite par le II^e Reich germanique et une Suisse romande attirée par la France latine. Dans le pays, on observe alors deux mouvements profonds.

D'une part, la Nouvelle Société helvétique en appelle à l'unité nationale, notamment par la voix de l'écrivain Carl Spitteler, futur prix Nobel de littérature. Citons son célèbre discours de Zurich, du 14 décembre 1914: « [...] Mais si nous avons la ferme volonté de rester un Etat suisse, nous devons nous persuader que les frontières de notre pays sont aussi des lignes de démarcation pour nos sentiments politiques. Tous ceux qui vivent au-delà de nos frontières sont nos voisins et, jusqu'à nouvel ordre, nos chers voisins; tous ceux qui vivent en-deçà sont plus que des voisins, ce sont nos frères. Or, la différence entre voisin et frère est immense. Même le meilleur voisin peut, suivant les circonstances, tirer sur nous à boulets, tandis que le frère, dans la bataille, combat à nos côtés [...]. Nous devons nous pénétrer de l'idée qu'un frère politique

est plus près de nous que le meilleur voisin et parent de race. Fortifier cette conviction est notre devoir patriotique. La tâche n'est pas facile. Nous sentir en commun, tout en restant divers. Nous n'avons pas le même sang, ni la même langue [...] ».

D'autre part, les autorités vont interpréter avec habileté la notion de neutralité, réaffirmée avec solennité au début du conflit. Elles laisseront même une partie de l'économie, si dépendante des marchés étrangers, coopérer, sous leur contrôle, avec les Etats belligérants. A la fin, le Conseil fédéral réussira, comme lors de la Seconde Guerre mondiale, à préserver l'intégrité du territoire.

6 millions d'embouts d'artillerie

Ainsi, l'usine hydroélectrique de Verdun, inaugurée en 1914, propriété de la Société d'électrochimie de Paris, pourra, du printemps 1916 à novembre 1918, fournir des éléments de munition à l'artillerie légère française, dont les

canons 75 tireront parfois plus de 100 000 obus par jour à Verdun. À sa proximité immédiate sera construite une usine d'emboutissage occupant près de 350 ouvriers, par équipes de 8 heures, sauf le dimanche, et fabriquant 8 000 embouts au quotidien. Soit, au total, plus de 6 millions de pièces. 1 million sera réservé à l'artillerie suisse. Les salaires étaient plus élevés que d'ordinaire: 80 centimes à l'heure pour un homme, et 50 centimes pour une femme, avec des suppléments possibles.

Dans le carnet de fête du 82^e Festival des fanfares radicales-démocratiques du Centre, qui se déroula à Fully en mai 1974, Philippe Luisier, plus tard membre de la Compagnie de Jésus, SJ et professeur à Rome, a brossé un premier portrait de cette usine d'emboutissage. En 2006, le sociologue Gabriel Bender reprendra la question, sur une note plus idéologique, dans un ouvrage intitulé « Un peuple réfractaire à l'industrie. Fabriques et ouvriers dans les montagnes valaisannes ». Dans l'attente d'un prochain débat sur le sujet, entre autres au printemps 2026, reproduisons ces lignes de Philippe Luisier: « L'acier arrivait de France, à la gare de Charrat-Fully. Puis les barres d'acier étaient transportées

par trois camions au sommet de l'usine vers la centrale électrique. Un ouvrier les marquait au chalumeau tous les 18 centimètres. Puis trois ou quatre autres manœuvres plaçaient les barres dans une casseuse qui les coupait. Les pains d'acier ainsi obtenus, des cylindres de 18 centimètres de longueur et 6 centimètres de diamètre, étaient mis dans des fours à charbon. Chauffée à blanc, la pièce, maniée avec des pinces, était amenée vers un des six groupes de presses et tréfileuses « Champigneul ». Manuellement, l'ouvrier mettait la pièce sous la presse hydraulique qui l'évidait. Puis le cylindre venait sous la tréfileuse, qui l'allongeait à la longueur voulue. La poinçon-neuse développait une force de 160 tonnes, la tréfileuse de 60. L'embout était achevé. Après son refroidissement, il passait entre les mains des vérificateurs, du reste presque exclusivement des femmes [...] l'embout inutilisable était simplement donné à la refonte. Les camions transportaient les bonnes pièces à la gare. Empilées sur le quai, les ébauches attendaient leur expédition vers la France pour être remplies de poudre [...] ».

Philippe Bender, historien

© Collection Pillet,
Médiathèque Valais – Martigny

